

Louis Pinto

« De gauche »

Parmi les mots affectés par les transformations de la conjoncture politique, il en est un qui mériterait une attention particulière de la part du sociologue, du linguiste et du politiste : c'est l'adjectif « de gauche ». Il y avait jusqu'à présent une façon simple de l'utiliser : invocation de la raison, critique des puissants et du conformisme, exigence d'égalité entre les êtres humains, bien-être matériel du plus grand nombre, optimisme sur les capacités individuelles et collectives, générosité, etc. Aujourd'hui, tout cela semble n'être plus qu'une option facultative : s'il fait partie de la culture générale de savoir qui était Marx et qui Jaurès, l'essentiel est que, combiné avec des mots comme « moderne » ou « d'aujourd'hui », « de gauche » a pris une signification bien différente. Le socialisme « moderne » (le *New Labour* comme dit Blair) n'étant pas celui d'hier, si vous vivez aujourd'hui, vous devez vous tourner vers la gauche qui convient à votre époque. Le mot peut être le même, mais la chose a changé. Et si l'on ne change pas le mot, c'est pour des tas de raisons – inertie des habitudes, crainte de faire de la peine à d'honnêtes gens, évitement de querelles doctrinales...

Il y a des périodes où les exodes font douter de l'existence même des frontières. Si, après avoir été au Parti socialiste, vous passez de l'autre côté en devenant ministre ou auteur d'un rapport ouvertement néolibéral, ne croyez pas qu'on vous rayera des listes.

Du côté de ceux qui vous accueillent, on parlera d' « ouverture ». L' « ouverture » suppose que celui qui vient de l'autre bord continue à en être (c'est justement pour ça qu'on l'aime tant) : il n'a pas été débauché, il est libre d'honorer son ancien dieu, de pratiquer le culte d'origine, comme un marrane de jadis, mais cette fois, toléré, choyé, célébré, un converti auquel il serait absurde de demander des comptes. Marrane officiel bénéficiaire de la double foi, de la double nationalité, du double pavillon. Incarnation de la tolérance moderne qui devrait faire honte à tous les nostalgiques des époques manichéennes, totalitaires, idéologiques.

Du côté de ceux que vous quittez, ne vous faites pas de souci. L'appartenance à la gauche a changé de statut : elle n'est plus ni dans les mots ni dans les pratiques, elle est dans le sang, comme la noblesse ou la race, une sorte de privilège ontologique. Quoi que vous fassiez, vous restez ce que vous étiez de naissance (ou d'adoption). Vos amis de gauche savent bien que vous êtes de gauche et même si ce que vous faites n'est pas très différent de ce que font vos

nouveaux amis de droite, il y a au moins cette différence que vous, vous êtes de gauche. Et si ces amis ne partagent pas l'option qui est la vôtre, ils ont justement suffisamment de sympathie et de compréhension (« je respecte son choix... même si je le déplore »), pour laisser entendre qu'après tout, c'est votre affaire, une question de « conscience ». Si demain vous revenez vers eux, tout sera oublié, pardonné, balayé, et rétrospectivement, les choses rentreront dans l'ordre, simple tempête dans un verre d'eau : sous le coup de l'émotion, on a beaucoup exagéré les différences. Vous êtes de gauche même quand vous êtes de droite : c'est là l'intelligence. Il n'y a que les imbéciles qui se disent de droite quand ils sont de droite. Vous, vous êtes insoupçonnable : sympa, marrant, tolérant, cultivé, bref absolument pas de droite. « La gauche, c'est ma famille » déclare l'auteur d'un rapport néolibéral qui, sans rencontrer de contradiction majeure, réussit la performance de dissocier la fidélité à sa famille de toute obligation concrète envers les valeurs de celle-ci, peut-être parce qu'il s'est persuadé que de telles valeurs n'ont d'autre propriété que celle de suivre ses propres évolutions. « Je suis de gauche » : la déclaration suffit (« je n'ai pas de comptes à vous rendre, au diable Monsieur l'Inquisiteur ! »).

Et si, au lieu de se déchirer sur des grandes idées, on regarde de près aux mesures concrètes, l'accord est parfois possible avec la droite : sur l'Europe, pas de problème ; sur l'autonomie des universités, pas de problème ; sur le rapport Attali concernant la croissance, ça peut aller et personne n'ira gronder Ségolène Royal quand elle accorde sa bénédiction de gauche à son ami de gauche, auteur du rapport ; sur les retraites, c'est compliqué, simplement il fallait dialoguer, emprunter une autre méthode.

Au sujet de ceux qui cherchent les choses sous les mots, les engagements effectifs sous les emblèmes, on parlera d'extrême gauche. « Extrême » désigne ce surcroît de croyance intempestif qui porte à vouloir juger sur actes, sur pièces, au moment où c'est la dernière des choses à faire. Les radicaux sont dangereux, non parce qu'ils seraient en passe de faire la Révolution, mais simplement parce qu'ils ont d'autres usages linguistiques (la « gauche de gauche », comme ils disent). Ils veulent faire des choses avec des mots alors que « de gauche » tend à apparaître plutôt, quand on est moderne (ou postmoderne), comme un je-ne-sais-quoi, un presque-rien, un signe de distinction du même ordre qu'un bronzage, une petite déviance sexuelle, une origine métèque (lointaine), l'horreur de la cravate, la lecture de *Libération*, la prédilection pour l'« altérité de l'autre » et pour les philosophes « rebelles », l'écoute du rock non commercial, la fréquentation des brocantes ou des marchés du dimanche matin.

Le monde étant devenu si complexe (il ne l'était pas au XIX^e ou au XX^e siècle où alors tout était si simple !), les militants dotés de leur seul bon sens (populiste) sont voués au ridicule quand

ils entendent donner leur avis sur des questions que des experts hautement qualifiés peuvent aborder de façon compétente, c'est-à-dire sans complaisance pour les tentations primaires de la gauche de jadis. Il faut donc compter avec de tels facteurs d'irrationalité : les gens qui ne savent pas réprimer les naïvetés qu'ils ont dans la tête s'entêtent à faire valoir leur vision de la gauche. Si la tentation est grande de céder à l'agacement, le responsable de gauche doit user, à la différence d'une droite impitoyable aux humbles, de patience et de pédagogie quel qu'en soit le coût.

Le premier secrétaire du PS n'a pas grand chose à dire, on le sait. Gardé et marqué par des concurrents attentifs, il ne peut s'exprimer sans risquer de troubler le précaire équilibre qui définit l'existence nominale du parti. Ayant peur d'en faire trop, de faire plus qu'il ne faut pour le service minimum de la gauche, il ne lui reste que les armes les plus économiques, celles de l'incantation et celle de l'imprécation : la gauche est « de gauche » quoi qu'elle fasse, et même si elle ne fait et ne dit rien, elle n'est pas la droite ; quant à la droite, on peut au moins vous dire, une chose est sûre, c'est qu'elle fait une politique... de droite. Et quand le porte-parole n'a plus rien à dire, il peut encore lancer quelques fléchettes à l'adversaire et dénoncer le « cafouillage » ou la « cacophonie » de la droite, montrant par là même que, gauche et droite, cela veut encore dire quelque chose (il ne faut pas se tromper de vote).

Aujourd'hui, être de gauche doit enfin être possible sans être partisan, sectaire. Le porte-parole de gauche sait ne pas s'enfermer dans une doctrine, et s'en remettre à sa conscience. Bon pasteur dévoué, inspiré, il vient vers les gens « modestes », vers ceux « qui souffrent » avec une teinte de compassion chrétienne ou humaniste qui le distingue à coup sûr des porte-parole de droite. À tout ce petit peuple qu'il sait « écouter », il s'adresse comme à un troupeau égaré, privé de « repères », qu'il s'agit de guider. « La France a besoin de réformes. Ce rapport a été fait pour aider la France et moi, je veux aider la France », déclare Ségolène Royal à propos du rapport Attali, retrouvant les mots simples et réconfortants de Jeanne d'Arc ou des saintes sulpiciennes du XIX^e siècle.

Être de gauche, c'est finalement ne pas être de droite. Pour le reste... Le temps n'est plus où l'on parlait de « renégats » (ou de « social-traîtres »). Le terme évoquerait, paraît-il, de mauvais souvenirs des II^e et III^e Internationales (cela, c'est du moins ce que l'on dit en public, le spectre honni du totalitarisme ayant la vertu d'éluder les questions politiques).

Après tout, le renégat est celui qui, à tort ou à raison, répudie ses principes initiaux (la droite peut aussi avoir ses renégats). Mais le terme aurait l'inconvénient d'ouvrir la boîte de Pandore. Si le petit Besson est un renégat, il faut dire en quoi. Il faut dire ce qu'il a trahi. Il faut dire en quoi on se réjouit d'un départ qui permet de ne pas s'encombrer d'un personnage

équivoque. Il faut dire en quoi son rôle de conseiller économique au service de la candidate socialiste pouvait, sans *double bind*, mobiliser un cerveau prêt à fonctionner quelques semaines plus tard en faveur de l' « adversaire ». Il faut dire en quoi il a fait école : un, deux, trois, quatre, ce n'est plus une ronde de chenapans, c'est un échantillon représentatif. Il faut dire en quoi ils étaient déjà plusieurs de l'autre côté quand on les croyait de celui-ci et en quoi ils n'ont subi ni une métamorphose ni un lavage de cerveau. Il faut dire en quoi le changement de camp est grave, et en quoi on ne peut se tromper de camp comme un soldat distrait qui, la nuit, ne parviendrait pas à distinguer l'ami et l'ennemi. Il faut dire en quoi ces transfuges n'ont troublé la tranquillité d'aucun des autres pensionnaires de l'auberge espagnole commune.

Il faut dire en quoi il a fallu se rabattre sur la « modernité » de la gauche et en quoi l'adjectif « de gauche » peut continuer à fonctionner en évoquant à la fois des significations anciennes et des significations qui en sont le cruel démenti. Il faut dire en quoi le ronron de l'alternance dispense de s'occuper de principes ou de doctrine puisque, « mécaniquement », le retour au pouvoir distend les liens avec ces classes autrefois appelées populaires dont les votes sont pourtant si indispensables à la victoire électorale.